

Le côté de Giverny

*Les nymphéas de Monet tels qu'ils sont décrits par Marcel Proust, dans
"Du côté de chez Swann"*

Éditions Fluo
11, rue Talma
75016 Paris
Avril 2006



Bientôt le cours de la Vivonne s'obstrue de plantes d'eau. Il y en a d'abord d'isolées comme tel nénuphar à qui le courant au travers duquel il était placé d'une façon malheureuse laissait si peu de repos que comme un bac actionné mécaniquement il n'abordait une rive que pour retourner à celle d'où il était venu, refaisant éternellement la double traversée. Poussé vers la rive, son pédoncule se déplaçait, s'allongeait, filait, atteignait l'extrême limite de sa tension jusqu'au bord où le courant le reprenait, le vert cordage se repliait sur lui-même et ramenait la pauvre plante à ce qu'on peut d'autant mieux appeler son point de départ qu'elle

n'y restait pas une seconde sans en repartir par une répétition de la même manœuvre. Je la retrouvais de promenade en promenade, toujours dans la même situation, faisant penser à certains neurasthéniques au nombre desquels mon grand-père comptait ma tante Léonie, qui nous offrent sans changement au cours des années le spectacle des habitudes bizarres qu'ils se croient chaque fois à la veille de secouer et qu'ils gardent toujours ; pris dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies, les efforts dans lesquels ils se débattent inutilement pour en sortir ne font qu'assurer le fonctionnement et faire jouer le déclic de leur diététique étrange, inéluctable et funeste.

Tel était ce nénuphar, pareil aussi à quelqu'un de ces malheureux dont le tourment singulier, qui se répète indéfiniment durant l'éternité, excitait la curiosité de Dante, et dont il se serait fait raconter plus longuement les particularités et la cause par le supplicié lui-même, si Virgile, s'éloignant à grands pas, ne l'avait forcé à le rattraper au plus vite, comme moi mes parents. Mais plus loin le courant se ralentit, il traverse une propriété dont l'accès était ouvert au public par celui à qui elle appartenait et qui s'y était complu à des travaux d'horticulture aquatique, faisant fleurir, dans les petits

étangs que forme la Vivonne, de véritables jardins de nymphéas. Comme les rives étaient à cet endroit très boisées, les grandes ombres des arbres donnaient à l'eau un fond qui était habituellement d'un vert sombre mais que parfois, quand nous rentrions par certains soirs rassérénés d'après-midi orageux, j'ai vu d'un bleu clair et cru, tirant sur le violet, d'apparence cloisonnée et de goût japonais. Çà et là, à la surface, rougissait comme une fraise une fleur de nymphéa au cœur écarlate, blanc sur les bords. Plus loin, les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins lisses, plus grenues, plus plissées, et disposées par le hasard en enroulements si gracieux qu'on croyait voir flotter à la dérive, comme après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante, des roses mousseuses en guirlandes dénouées. Ailleurs un coin semblait réservé aux espèces communes qui montraient le blanc et le rose propres de la julienne, lavés comme de la porcelaine avec un soin domestique, tandis qu'un peu plus loin, pressées les unes contre les autres en une véritable plate-bande flottante, on eût dit des pensées des jardins qui étaient venues poser comme des papillons leurs ailes bleuâtres et glacées, sur l'obliquité transparente de ce parterre d'eau; de ce parterre céleste aussi : car il donnait aux fleurs un sol d'une couleur plus précieuse, plus émouvante que la couleur des fleurs elles-mêmes;

et, soit que pendant l'après-midi il fit étinceler sous les nymphéas le kaléidoscope d'un bonheur attentif, silencieux et mobile, ou qu'il s'emplît vers le soir, comme quelque port lointain, du rose et de la rêverie du couchant, changeant sans cesse pour rester toujours en accord, autour des corolles de teintes plus fixes, avec ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux avec ce qu'il y a d'infini dans l'heure, il semblait les avoir fait fleurir en plein ciel. Au sortir de ce parc, la Vivonne redevient courante.

Que de fois j'ai vu, j'ai désiré imiter quand je serais libre de vivre à ma guise, un rameur, qui, ayant lâché l'aviron, s'était couché à plat sur le dos, la tête en bas, au fond de sa barque, et la laissant flotter à la dérive, ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de lui, portait sur son visage l'avant-goût du bonheur et de la paix.

Nous nous asseyions entre les iris au bord de l'eau. Dans le ciel férié, flânait longuement un nuage oisif. Par moments oppressée par l'ennui, une carpe se dressait hors de l'eau dans une aspiration anxieuse. C'était l'heure du goûter. Avant de repartir nous restions longtemps à manger des fruits, du pain et du chocolat, sur l'herbe où parvenaient jusqu'à nous, horizontaux, affaiblis, mais denses et métalliques encore, des sons

de la cloche de Saint-Hilaire qui ne s'étaient pas mélangés à l'air qu'ils traversaient depuis si longtemps, et côtelés par la palpitation successive de toutes leurs lignes sonores, vibraient en rasant les fleurs, à nos pieds. Parfois, au bord de l'eau entourée de bois, nous rencontrions une maison dite de plaisance, isolée, perdue, qui ne voyait rien, du monde, que la rivière qui baignait ses pieds.

Une jeune femme dont le visage pensif et les voiles élégants n'étaient pas de ce pays et qui sans doute était venue, selon l'expression populaire « s'enterrer » là, goûter le plaisir amer de sentir que son nom, le nom surtout de celui dont elle n'avait pu garder le cœur, y était inconnu, s'encadrait dans la fenêtre qui ne lui laissait pas regarder plus loin que la barque amarrée près de la porte. Elle levait distraitemment les yeux en entendant derrière les arbres de la rive la voix des passants dont avant qu'elle eût aperçu leur visage, elle pouvait être certaine que jamais ils n'avaient connu, ni ne connaîtraient l'infidèle, que rien dans leur passé ne gardait sa marque, que rien dans leur avenir n'aurait l'occasion de la recevoir. On sentait que, dans son renoncement, elle avait volontairement quitté des lieux où elle aurait pu du moins apercevoir celui qu'elle

aimait, pour ceux-ci qui ne l'avaient jamais vu. Et je la regardais, revenant de quelque promenade sur un chemin où elle savait qu'il ne passerait pas, ôter de ses mains résignées de longs gants d'une grâce inutile.



Les nymphéas, dont Proust s'inspira dans le jardin de Giverny, pour la rédaction de ce texte, devait occuper Monet jusqu'à la fin de ses jours. Proust avait vu l'exposition Durand-Ruel de 1900, le jour du vernissage, en compagnie de Geneviève Straus ; il est peut-être retourné voir une seconde exposition de *Nymphéas* en 1909.

En octobre 1907, Marcel Proust pensa visiter le jardin de Monet à Giverny, sans parvenir à mettre ce projet à exécution. Mais le souvenir des tableaux devait cheminer dans la mémoire et dans l'œuvre de l'écrivain. Il les évoque dans son article sur *Les éblouissements* de la comtesse de Noailles, comme le couronnement d'une série de jardins véritables :

« Fleurs de la terre, et aussi fleurs de l'eau, ces tendres nymphéas que le peintre a dépeints dans des toiles sublimes dont ce jardin (vraie transposition d'art

plus encore que modèle de tableaux, tableau déjà exécuté à même la nature qui s'éclaire en dessous du regard d'un grands peintre) est comme une première et vivante esquisse, tout au moins la palette est déjà faite et délicieuse, où les tons harmonieux sont préparés.» C'est la nature qui vient représenter l'art ; dans le roman, Proust ajoute transpose littérairement les tableaux de Monet. La promenade du côté de Guermantes, longeant le cours de la Vivonne, offre, symétriquement aux aubépines de la promenade du côté de chez Swann, le spectacle des nymphéas, dans une description qui est un véritable poème et dont l'enjeu n'est rien de moins que l'idéal artistique de Marcel Proust.

Grâce à l'insistance de Clemenceau, les nymphéas devaient prendre place dans les deux salles ovales de l'Orangerie, réaménagées pour accueillir vingt-deux panneaux donnés par l'artiste au moment de sa mort. Apothéose décorative qui couronne un immense travail d'un impressionnisme encore classique, sous le pont japonais qui disparaîtra des tableaux après l'agrandissement du bassin et la multiplication des fleurs. L'étude des formes, des couleurs et des rapports entre l'eau et la lumière, la rêverie sur ce monde flottant va s'étendre à l'infini et

conduire progressivement Monet jusqu'aux frontières de l'abstraction.

« J'ai mis du temps à comprendre mes nymphéas... Je les avais plantés pour le plaisir ; je les cultivais sans songer à les peindre...Un paysage ne vous imprègne pas en un jour...»



“Le nénuphar blanc”

«Résumer d’un regard la vierge absence éparsée en cette solitude et, comme on cueille, en mémoire d’un site, l’un de ces magiques nénuphars clos qui y surgissent tout à coup, enveloppant de leur creuse blancheur un rien, fait de songes intacts, du bonheur qui n’aura pas lieu»

Stéphane Mallarmé

*Poème en prose - 1885
(On doit à Mallarmé le terme ‘Nymphéa’
qui est le nom scientifique
d’une variété blanche de nénuphars.)*

Vues
de
son
œuvre
par
l'artiste



“Tout d’un coup j’ai eu la révélation des féeries de mon étang. J’ai pris ma palette. Depuis ce temps je n’ai guère eu d’autre modèle.”

“L’essentiel du motif est le miroir d’eau dont l’aspect s’altère à chaque moment, à cause des lambeaux de ciel qui s’y reflètent, et qui lui donnent sa lumière et son mouvement”

“Ces paysages d’eau et de reflets sont devenus mon obsession. Ils sont bien au-delà de mes pouvoirs de vieux et malgré tout je veux réussir à traduire ce que je ressens. J’en détruis certains... Je recommence encore... et j’espère que quelque chose finira par sortir de tant d’efforts.”

“Et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Finir voulant dire complet, parfait, et je travaille à force sans avancer, cherchant, tâtonnant, sans aboutir à grand chose...”

“Je veux peindre l’air dans lequel se trouvent le pont, la maison, le bateau. La beauté de l’air où ils sont, et ce n’est rien d’autre que l’impossible.”

“Tandis que vous cherchez philosophiquement le monde en soi, j’exerce simplement mon effort sur un maximum d’apparences, en étroites corrélations avec des réalités inconnues.”

“L’automne dernier j’ai brûlé six toiles avec les feuilles mortes de mon jardin. C’est assez pour vous faire perdre tout espoir. Cependant je ne voudrais pas

mourir sans avoir dit tout ce que j'ai à dire ; ou au moins tenté de le dire. Et mes jours sont comptés... Demain qui sait..."

"La nuit je suis obsédé par ce que je cherche à faire. Je me lève le matin rompu de fatigue. L'aube me rend courage, mais mon anxiété revient dès que je mets les pieds dans l'atelier. Que c'est difficile de peindre... C'est une vraie torture."

"Je suis de plus en plus enragé à rendre de que j'éprouve."

"Ces toiles je les ai brossées comme les moines du temps jadis enluminaient leurs missels ; elles ne doivent rien qu'à la collaboration de la solitude et du silence, rien qu'à une attention fervente, exclusive, qui touche à l'hypnose."

"La tentation m'est venue d'employer à la décoration d'un salon ce thème des nymphéas : transporté le long des murs, enveloppant toutes les parois de son unité, il aurait procuré l'illusion d'un tout sans fin, d'une onde sans horizon et sans rivage ; les nerfs surmenés

par le travail se seraient détendus là, selon l'exemple reposant de ces eaux stagnantes, et, à qui l'eût habité, cette pièce aurait offerte l'asile d'une méditation paisible au centre d'un aquarium fleuri."

"Qu'on se figure une pièce circulaire dont la cimaise, en dessous de la plinthe d'appui, serait entièrement occupée par un horizon d'eau tâché de ces végétations, des parois d'une transparence tour à tour verdie et mauvée, le calme et le silence de l'eau morte reflétant des floraisons étalées ; les tons sont imprécis, délicieusement nuancés, d'une délicatesse de songe."

